



Retrouver notre unité avec la nature

par **Michel Maxime Egger**

Engagé sur la voie spirituelle orthodoxe, Michel Maxime Egger est aussi un artisan du dialogue entre les traditions, comme il milite pour le développement durable et des relations Nord-Sud plus équitables, ces questions étant pour lui indissociables. Estimant que la crise écologique appelle une réponse plus approfondie qu'une simple législation verte ou des écogestes, il souhaite la naissance d'une « écospiritualité », seule à même d'apporter une solution de fond aux défis posés par la destruction de la planète. C'est dans la tradition chrétienne qu'il propose d'en trouver les fondements, sous réserve, précise-t-il, de sortir de son ambiguïté passée face à la nature. Selon cette approche, il s'agit de resacraliser notre relation à la création, et de rétablir l'unité fondamentale entre l'humain, le cosmique et le divin.

Un acte de conscience. Tout commence par là. « La lucidité est la blessure la plus rapprochée du soleil », a écrit René Char. Dans lucidité, il y a *lux* (la lumière). Être lucide, c'est plus qu'être informé. C'est avoir l'esprit clair, être « éveillé », touché jusqu'au cœur. Au point de ressentir la nécessité intérieure d'un changement. Or, souvent, tout en étant informés des périls qui menacent la planète, un fossé demeure entre la crise écologique et nos comportements, l'acuité des enjeux et les mesures politiques adoptées.

Plusieurs facteurs expliquent ce hiatus : inerties du système, luttes d'intérêts entre les grands acteurs de la mondialisation, foi illusoire dans la technologie. À cela s'ajoute une raison spirituelle : la division intérieure entre la tête et le cœur. Tout se passe comme si l'information restait bloquée au plan du mental. Les maux qui affectent la nature nous « blessent » d'autant moins que nous sommes pour une bonne part « dé-naturés », déconnectés de notre substrat naturel par une culture tissée de rationalité, d'urbanisation et d'omniprésence de la technique.

Accomplir un exercice de lucidité

L'exercice de lucidité à accomplir porte notamment sur trois points. D'abord, la *gravité* de la situation. Oui, la planète est en danger, et avec elle l'à-venir même de l'humanité. Un point à souligner, car une grande partie des élites et de la population fonctionne encore souvent sur une forme de déni de réalité.

Ensuite, le *sens* de la crise écologique. Celle-ci est non seulement systémique, mais proprement apocalyptique. Au sens non pas de la fin *du* monde, mais à celui du mot *apocalypsis*, qui signifie « révélation ». La crise écologique « révèle » la phase terminale d'un système économique fondé sur la croyance trompeuse en une croissance illimitée, qui se heurte aux limites de la biosphère et de l'être humain. « L'humanité approche d'un point vertigineux où elle aura à faire un choix radical entre la "métastrophe" et la "catastrophe", la mutation des consciences et le suicide cosmique », déclarait le philosophe Jean Guilton au début des années 1990. Aujourd'hui, nous n'« approchons » plus de ce point, nous

en sommes. L'humanité est à un carrefour. La « crise » écologique est à comprendre dans l'acception du mot grec *krisis* : le moment du discernement, de la décision. C'est à une mutation intérieure que nous sommes appelés si nous voulons échapper à l'abîme vers lequel nous fonçons.

Enfin, la *nature* de la crise écologique. Pour la saisir, il convient de ne pas s'arrêter à ses causes symptomatiques, mais de remonter à ses racines. Celles-ci ne sont pas seulement économique-politiques, mais spirituelles et psychoculturelles. Elles touchent au fondement même de notre civilisation. Elles relèvent du paradigme hérité de la modernité occidentale (fin du XV^e siècle) : une conception dualiste, désacralisée, anthropocentrique et masculine du cosmos et de l'être humain – à laquelle la tradition chrétienne n'est pas étrangère. Une vision fondée sur un mode de connaissance réducteur (le rationalisme) qui a donné naissance à l'*Homo œconomicus*, via l'instrumentation des affects humains les plus profonds (la puissance du désir et la peur). En ce sens, la crise écologique n'est pas seulement au-dehors, mais aussi au-dedans de nous.

C'est à la lumière de ces racines qu'il convient d'agir et d'évaluer les réponses données jusqu'ici à la crise écologique. Certes, il faut des conventions internationales et des lois, des chartes de développement durable, des technologies vertes et des écogestes au quotidien. Ces mesures sont nécessaires, mais elles ne suffisent pas. Car elles ne vont pas jusqu'aux racines. Il convient de passer à un autre niveau de conscience. L'écologie extérieure doit être verticalisée, complétée par une écologie intérieure pour former une écologie intégrale (non intégriste). Celle implique une *métanoïa* personnelle et collective.

Changer notre regard sur la nature

Un premier point est d'interroger notre représentation de la nature. La vision dominante en Occident, qui soutient le système économique « croissantiste-productiviste-consumériste » (CPC) si destructeur pour la planète, remonte à la modernité qui s'est développée à partir de la fin du Moyen Âge. On a assisté alors à une

naturalisation, mécanisation et chosification de la nature. Ramené d'une présence vivante à une fonction causale (horloger, géomètre, architecte), Dieu a été expulsé de la matière vers une transcendance plus ou moins inaccessible. La nature a été vidée de tout mystère et de toute intériorité. Elle est devenue un objet, une mécanique, un stock de ressources. La marchandisation du monde est le fruit de ce processus réductionniste du réel, à l'œuvre depuis quatre siècles : l'invisible réduit au visible, le visible au matériel, le matériel à l'économique, l'économique au financier.

La première tâche consiste donc à sortir de cette vision matérialiste et désenchantée de la nature pour la rétablir dans sa plénitude d'être. La théologie mystique orthodoxe offre une piste féconde pour cette resacralisation de la nature : le panenthéisme – Dieu en tout et tout en Dieu. Autrement dit, la nature n'est pas d'essence divine, mais elle est en Dieu et Dieu est en elle. Dieu y est notamment présent à travers ses « énergies créées », qui irradiant toute la nature et qui sont puissance de vie, de création et de sanctification. Chaque créature porte également en elle son *logos*, l'empreinte du Verbe (*Logos*), qui définit sa place dans la symphonie de l'univers et sa finalité ultime : l'union au divin, ou transfiguration, qui couronne l'évolution de la matière à la vie et de la vie à la conscience. La nature est donc plus qu'une réalité matérielle obéissant à des lois physiques et chimiques. Elle est un mystère habité d'une Présence et de conscience. Elle appelle en cela au plus grand respect.

Changer notre regard sur l'homme

Une nouvelle alliance avec la nature ne sera possible que si l'on revoit également la conception occidentale de la place de l'homme dans la nature. La crise écologique nous enjoint à dépasser les deux pôles entre lesquels le débat est souvent enfermé. D'une part, l'anthropocentrisme qui situe l'homme au centre, hors et au-dessus de la nature pour en être le « maître et possesseur » (Descartes). D'autre part, le cosmocentrisme qui voit l'être humain comme une simple composante parmi d'autres de la nature. Une troisième voie est possible, fondée sur une relation dynamique et équilibrée entre l'humain, le cosmique et le divin, celui-ci étant le centre caché de toutes choses.

La première tâche est de « re-naturer » l'humain, de retrouver notre unité perdue avec la nature. Dans « humain », il y a « humus », la terre. La même racine se retrouve dans l'humilité. Cette vertu nous convie à reconnaître que la terre n'est pas seulement notre environnement, mais notre origine et notre destin. Nous sommes, disent les scientifiques, poussières de terre et



d'étoiles. Nous sommes également, affirment les traditions spirituelles, enfants de la même Terre Mère et du même Père créateur. À travers cette origine partagée, toutes les créatures – astres, animaux, plantes, insectes et même pierres – sont nos « frères » et « sœurs », ainsi que le proclame François d'Assise dans son célèbre *Cantique des créatures*.

La notion de *microcosme* – chère notamment aux Pères de l'Église – exprime bien cette appartenance à la même communauté créaturelle. On en trouve les fondements dans le récit mythique de la Genèse : Dieu façonne l'être humain à partir de la glaise et le même jour que les animaux. Non seulement nous sommes parties intégrantes du cosmos, mais – en tant que produit de toute l'histoire de l'évolution – nous portons en nous tous les degrés d'existence ainsi que les trois règnes (minéral, végétal, animal) du monde naturel. La nature est donc inscrite au plus profond de notre corps et de notre âme. Elle est part de notre inconscient et de notre identité, laquelle n'est pas seulement individuelle et sociale, mais aussi cosmique. Il résulte de cette unité ontologique avec la nature une profonde interdépendance et

solidarité – physique, énergétique, psychique et spirituelle. Tout ce que nous faisons à la nature, nous le faisons à nous-mêmes, et inversement.

L'homme cependant n'est pas qu'un « animal terrestre ». Selon la tradition biblique, il est aussi *microthéos* : un être « céleste », créé à l'image de Dieu, doué d'une intelligence autoréflexive, d'un pouvoir créateur et d'une capacité de liberté qui lui confèrent un statut particulier par rapport aux autres espèces. Il n'a pas seulement un corps et une âme, mais aussi un esprit ou intellect spirituel. Cette faculté rend l'homme capable de Dieu, de saisir la création et tous les éléments qui la composent dans leur essence et leur dimension sacrée. Or, la modernité occidentale – dans son exaltation de la raison comme instrument souverain de la connaissance – a évacué cette faculté pour réduire l'humain à un composé psychosomatique. Nous vivons aujourd'hui sur une anthropologie mutilée, qui se reflète dans tous les domaines : l'économie avec l'*Homo œconomicus*, l'éducation, la santé... Il n'y aura pas d'écologie à la mesure de la profondeur des enjeux actuels sans la refondation d'une anthropologie plénière.

À la fois *microcosmos* et *microthéos*, l'être humain est un « être-frontière ». Il appartient à deux ordres de réalité entre lesquels il est appelé à être un médiateur : le visible et l'invisible, le temporel et l'éternel, la terre et les cieux. Cette condition de pont définit notre vocation. Elle ne nous donne aucune supériorité ontologique sur le reste de la création, mais une responsabilité particulière : participer à la transfiguration du monde (plutôt qu'à sa défiguration) à travers notre propre transfiguration.

Passer de la théorie à la *praxis*

Cet imaginaire réenchânté de la nature et de l'être humain implique des attitudes, des comportements et des politiques à la hauteur de la vocation qui en découle. Il ne devient fécond et vraiment signifiant que s'il s'incarne dans toutes les dimensions de notre existence. Cela suppose une éthique et des écogestes au quotidien, mais aussi – plus en amont – un processus de transformation intérieure. Les dimensions de cette mutation sont multiples :

- déconditionner nos facultés liées à l'image de Dieu en nous – la liberté, la puissance rationnelle, le pouvoir créateur – pour en user comme des personnes en quête de communion plutôt que comme des individus égocentrés, dans une dynamique de coopération et d'autolimitation (sobriété) plutôt que dans une logique de domination et d'exploitation-consommation ;

Nous avons une responsabilité particulière : participer à la transfiguration du monde (plutôt qu'à sa défiguration) à travers notre propre transfiguration.

- acquérir un nouveau mode de connaissance capable de percevoir et vivre l'unité ontologique et l'interdépendance de toute la création, de discerner et respecter les raisons d'être profondes des créatures dans leur mystère et la relation au divin qui les anime. Cela passe notamment par l'éveil de l'intellect spirituel, la reconnexion de la raison – clôturée dans le moulin du mental – avec le reste de l'être et le cœur profond ;

- gérer notre cosmos intérieur avec tous les animaux sauvages (énergies désordonnées, passions égoïstes, pulsions inconscientes) qui l'habitent et dont nous sommes les jouets. Deux champs en particulier sont à travailler où se joue notre participation au système CPC qui régent la société et détruit la planète : notre puissance de désir (désorientée en envies illimitées de consommation) et la peur du manque sous-tendue par l'angoisse de la mort ;

- cultiver les qualités féminines. Un point essentiel, car le triomphe du paradigme écocide de la modernité marque aussi la prédominance des qualités masculines – compétition, intelligence analytique et abstraite, domination, esprit de conquête – sur les qualités féminines : humilité, gratitude, douceur, intelligence holistique et concrète, coopération, compassion.

Une telle mutation intérieure est l'œuvre de toute une existence. Les chemins pour la réaliser sont multiples. Quelle que soit la voie choisie, la bonne volonté et les bons sentiments ne suffisent pas. Une ascèse – du mot grec *askêsis*, qui signifie exercice – est incontournable. Cela demande une aspiration forte, du temps, une synergie entre la volonté propre et la grâce de l'Esprit.

Pour aller plus loin

Michel Maxime Egger a écrit ou participé à la rédaction de plusieurs livres, parmi lesquels :

La Terre comme soi-même, Labor et Fides, 2012

www.trilogies.org.